

Jaguarita secoua la tête tristement.

Dans un effort convulsif, Mortagne s'élança vers elle.

— A boire ! Je veux à boire ! A boire ! s'écria-t-il.

D'une main il avait saisi ses vêtements, et de l'autre il était sur le point de saisir le verre, quand Jaguarita, poussant un cri, le jeta par la fenêtre.

Mortagne la vit faire et, poussant un long gémissement, il lâcha sa robe et tomba à la renverse sur ses coussins. Il était mort !

Alors Jaguarita le contempla une minute, puis s'emparant de la bouteille de tokay, elle la porta à sa bouche d'une main assurée et ne la replaça sur la table qu'après en avoir bu le contenu en entier.

Alors elle s'étendit sur une pile de coussins, croisa les bras et expira, les yeux fixés sur le cadavre de Rodolphe Mortagne.

Les aiguilles de la pendule continuèrent à marcher lentement ; il était minuit moins dix minutes quand un coin de la portière qui couvrait les côtés de la chambre se soulevèrent, et un personnage sombre se glissa comme une ombre dans l'appartement.

C'était le prêtre de l'antique religion de Java. C'était l'agent impitoyable d'une vengeance terrible. C'était l'ambitieux qui avait résolu d'occuper la première place parmi les prêtres de sa tribu.

Un silence effroyant régnait dans l'appartement.

Raide et immobile, les yeux fermés, les dents serrées, était étendu Rodolphe Mortagne.

A deux pas de lui était, morte aussi, Jaguarita la Javanaise.

Le prêtre de Java, Kalu le Serpent, s'approcha doucement et passa entre les cadavres et la lumière.

Ce n'était plus le docteur Narjal avec ses vêtements européens, mais le prêtre de Java, avec ses longues robes blanches.

Il souleva la tête de sa cœur, la regarda longtemps, et une larme tomba de ses yeux sur les traits glacés de Jaguarita.

Il parla, et sa voix était brisée par l'émotion.

— Ce sacrifice aussi m'était demandé, dit-il, et je n'ai pas reculé devant ma tâche. Nous nous reverrons, ô ma cœur ! Et dans le royaume des bienheureux nous pardonnerons et oublierons.

Il pressa ses lèvres contre son front et, ce faisant, ses regards tombèrent sur la figure du cadavre qui était à deux pas.

Alors l'aspect de Kalu changea, son air de tendresse s'évanouit et fit place à une expression de haine et de triomphe.

Il poussa le cadavre du pied.

— Chien ! cria-t-il, insulteur de notre foi ! spoliateur de notre temple et ennemi de notre tribu, la vengeance de Yapara est complète !

Il se baissa sur le cadavre et tirant des plis de sa robe une dague pointue, il souleva la manche de manière à laisser à nu tout l'avant-bras.

D'une main rapide et sûre, l'Indien dessina sur la peau blanche une série de figures mystiques.

Son pinceau était la pointe de la dague, sa couleur le sang du mort.

— La vengeance de Yapara ne s'arrête pas au tombeau, dit l'Indien en replaçant sa dague à sa ceinture. Dans le royaume des ombres la puissance de mon maître est grande, et c'est à ces marques qu'on connaît les victimes.

Il travaillait, bondit sur ses pieds et écouta.

— Les voici ! s'écria-t-il en entendant résonner le sabot des chevaux sur la route pavée qui conduisait à la tour, les voici ces marchands d'esclaves et ces trafiquants de chair humaine. Eh bien ! qu'ils viennent, leur maître est prêt à les recevoir, leur maître et son esclave.

Il traversa l'appartement et souleva la tenture du côté opposé à celui par où il était entré.

Le silence régna de nouveau dans la chambre.

La lumière de la lampe tombait sur les deux cadavres et sur le bras nu de Mortagne, dont la blancheur était semée de taches de sang.

Soudain les plis des tentures, à l'endroit où Kalu avait disparu, s'agitèrent doucement, et une tête ronde et noire s'avança dans l'appartement.

C'était la tête de Saleck, la panthère.

Dans sa fuite précipitée, Kalu n'avait pas aperçu l'animal qui était couché dans un coin et qui, voyant la porte ouverte, en avait

profité pour aller trouver la maîtresse à laquelle elle était si étrangement attachée.

La panthère, les oreilles frémissantes d'excitation, se glissa dans la chambre et bondit vers Jaguarita.

Mais aucune voix ne l'accueillit avec de douces paroles, aucune main ne s'étendit pour la caresser.

L'animal étonné approcha plus près, posa sa tête sur l'épaule de sa maîtresse, et ses yeux se fixèrent sur son visage. Mais Jaguarita resta muette à ses avances.

Alors la panthère fit un bon de côté, revint et gambada autour d'elle, roulant et déroulant les anneaux de sa queue, la touchant doucement avec ses pattes, sans jamais retirer les yeux de dessus son visage froid et rigide.

Soudain l'animal s'arrêta, se coucha sur ses hanches, poussa un cri plaintif et un fil son courut sur la surface brillante de sa peau.

Saleck avait deviné la présence de la mort !

Sa terreur, car c'était de la terreur qu'elle éprouvait, fit bientôt place à la rage. Ses poils se hérissèrent, ses oreilles se dressèrent et se renversèrent en arrière, tandis que sa longue queue battait le plancher.

Elle venait de remarquer pour la première fois le bras nu de Rodolphe Mortagne, et le sang qui tombait goutte à goutte sur le parquet.

Le cri plaintif de la panthère se changea en une sorte de rugissement.

Elle se coucha sur le ventre, tous ses instincts féroces s'éveillèrent ; elle s'approcha, les yeux étincelants, allongea la langue et lécha le sang de Mortagne.

La pendule sonna minuit.

Des pas lourds retentirent dans les escaliers, et la porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

Une bande de marins apparurent sur le seuil.

Au même moment un objet noir s'éleva du centre de l'appartement, en poussant un grognement sauvage, et bondit à travers la fenêtre.

Les marins approchèrent du groupe qui était toujours immobile sur les coussins, et reculèrent d'horreur.

La tête de Jaguarita était tombée en avant et reposait sur l'épaule de Mortagne, dont le bras nu jusqu'au coude, que la panthère avait effrènement déchiré, traînait sur le plancher.

Les marins se montrèrent simultanément la fenêtre.

Au même instant, au milieu du calme de la nuit, retentit au loin un rugissement féroce et si prolongé que ceux qui l'entendirent sentirent leur sang se glacer dans leurs veines.

C'était le cri de Saleck la panthère !

## XLVII

## Le nid-de-l'hirondelle.

Lorsque nous avons quitté Emma Keradenc, elle était dans la voiture que le faux postillon conduisait au galop de son cheval dans la direction des terrains qu'on appelle dans le pays : " les puits du diable. "

Ces puits qu'on avait autrefois creusés dans d'anciennes carrières, étaient depuis longtemps abandonnées, et la plupart étaient à moitié remplis d'eau. Nulle barrière ne les entourait, et ils avaient été fréquemment la cause d'accidents.

D'après ce seul détail on s' imagine sans peine que les " puits du diable " étaient loin de toute habitation humaine. Il y en avait une cependant située à une centaine de pas environ du plus grand et du plus profond de ces puits. C'était une vieille maison qui avait été construite dans le temps où l'on exploitait les carrières et qui, depuis, était devenue la propriété d'un individu qui, assurait-on tout bas, avait intérêt aux affaires de gens plus que douteux, et faisait de sa demeure le lieu ordinaire de leurs rendez-vous.

Naturellement le Nid-de-l'hirondelle, comme s'appelait cette auberge, ne jouissait pas d'une très-bonne réputation ; et si quelques voyageurs s'y arrêtaient encore le jour, on était bien sûr qu'aucun ne demandait à y passer la nuit, ce dont, par parenthèse, l'aubergiste et ses amis ne paraissaient guère s'inquiéter.

Le Nid-de-l'hirondelle, il faut le dire aussi, avait l'air le plus sinistre qu'on puisse imaginer. C'était une maison à un seul